

La présence du Christ dans l'eucharistie

Ignace Berten
Octobre 2015

Au sein d'un groupe de réflexion et de partage, – une fraternité dominicaine de Bruxelles, – nous avons décidé de rencontrer la question : Que signifie pour moi la présence réelle du Christ dans l'eucharistie ?

Afin de m'exprimer personnellement, je prends appui sur le théologien Edward Schillebeeckx, avec qui j'ai travaillé à Nimègue, et que j'apprécie beaucoup. Son petit livre *La présence du Christ dans l'eucharistie* a été et reste très éclairant pour moi. Ce petit livre, dense et un peu difficile, date de 1967 (1970 pour l'édition française¹), mais n'a rien perdu de son actualité pour le fond.

En m'exprimant personnellement, je ne prétends pas avoir la vérité et je ne veux pas l'imposer : j'essaie, comme théologien et comme croyant, de dire ma foi réfléchie nourrie par l'expérience et l'étude.

Avant d'aborder l'approche de Schillebeeckx, trois données historiques préalables concernant le langage utilisé à propos de l'eucharistie et de la présence du Christ dans l'eucharistie.

Pendant le premier millénaire de la pensée chrétienne, le sens de la distinction entre les expressions 'corps mystique du Christ' et 'corps réel du Christ' était à l'exact inverse du sens qui s'est généralisé au cours du second millénaire. Le corps réel du Christ était l'Église ; le corps mystique du Christ était l'eucharistie. C'est à partir du 13^e s. que le sens s'inverse : on parle du corps réel du Christ dans l'eucharistie et du corps mystique du Christ pour désigner l'Église. Quoi qu'il en soit de l'usage des expressions, cela nous rappelle que la présence du Christ dans l'Église, et donc dans la communauté qui célèbre, est première par rapport à la présence eucharistique.

Pour exprimer la présence du Christ dans l'eucharistie, la théologie catholique utilise depuis le Moyen-Âge le mot transsubstantiation. La première utilisation connue du mot 'transsubstantiatio' est le fait de Roland Badinelli entre 1140 et 1150. Devenu pape sous le nom d'Alexandre III en 1159.

Il semble que le premier à avoir utilisé l'expression 'présence réelle' pour parler de l'eucharistie a été Jacques Pantaléon, prêtre à Liège dans les années 1250, proche de Julienne du Mont-Cornillon, par laquelle a été instituée à Liège la Fête-Dieu (fête du Saint-Sacrement). Il devient pape sous le nom d'Urbain IV en 1261 et institue la Fête-Dieu pour l'Église universelle en 1264.

¹ Paris, éditions du Cerf. Ce livre n'est plus au catalogue de l'éditeur.

Autrement dit, on n'a pas toujours parlé de l'eucharistie de la même manière ni en termes de présence réelle : il y a un tournant à ce sujet entre les 12^e et 13^e siècles. Mais nous recevons cette expression de la tradition : elle est importante. Comment la comprendre ?

Schillebeeckx s'interroge : comment penser et dire aujourd'hui la présence du Christ dans l'eucharistie ? Je ne propose pas ici un résumé du livre mais 1^o j'essaie de synthétiser de façon assez libre l'essentiel de sa pensée, et 2^o de dire à partir de là comment personnellement je pense théologiquement cette présence.

1. La pensée de Schillebeeckx

Nous héritons d'un mot pour dire la présence du Christ dans l'eucharistie, un mot très abstrait : la transsubstantiation, qui veut dire que l'hostie n'est plus du pain mais le corps du Christ, de même pour le contenu du calice et le sang du Christ.

1.1 Saint Thomas d'Aquin

Au cours du haut Moyen Âge, il y a une certaine matérialisation dans la conception ou la représentation de la présence du Christ dans l'eucharistie : si en communiant je mords l'hostie, c'est le Christ que je mords (lors de la préparation à ma première communion, on insistait fortement de ne pas mordre l'hostie, mais de l'avaler directement : la mordre serait un sacrilège...). Albert le Grand, Bonaventure et Thomas d'Aquin réagissent fortement contre cette conception, appelée sensualiste. On sent que Thomas est gêné par les récits d'hosties qui saignent : ces récits sont considérés aujourd'hui comme légendaires, mais Thomas et ses contemporains les tiennent pour réels, et ils parlent alors de miracles².

Chez Thomas, on peut distinguer deux axes de pensée. D'une part des expressions très prudentes par rapport à une tendance matérialisante ou physique de la présence du Christ dans l'eucharistie. D'autre part, il cherche à exprimer cette présence à partir des concepts aristotéliens.

Quelques citations significatives de la prudence de Thomas :

« Le corps du Christ ne s'y trouve pas de la manière dont un corps se trouve dans le lieu avec lequel ses dimensions coïncident, mais selon un mode spécial, qui est propre à ce sacrement. C'est pourquoi nous disons que le corps du Christ se trouve sur divers autels non pas comme en des lieux divers mais comme dans le sacrement. » (*Somme théologique*, III, Q75, a. 1, ad 3).

Le Christ n'est pas présent dans l'eucharistie « selon le mode propre à un corps », il y est présent selon « une présence spirituelle, c'est-à-dire invisible, selon le mode et les propriétés d'un esprit » (Q75, a. 1, ad 4).

² Un bon article « Accusation de profanation d'hosties contre les Juifs » dans Wikipédia. Voir le vitrail à la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles.

À propos de la fraction du pain : « Comme les espèces sacramentelles sont le signe du vrai corps du Christ, ainsi la fraction de ces espèces est le signe de la passion du Seigneur, qui est accomplie dans le vrai corps du Christ. » (Q77, a. 7).

Ses expressions sont donc très prudentes, mais il ne précise pas ce qu'il entend par présence sur un mode spécial qui est propre au sacrement ; ni ce qu'est une présence spirituelle selon les propriétés d'un esprit ; ni ce que signifie que les espèces sacramentelles sont le signe du vrai corps du Christ...

D'autre part, Thomas cherche à exprimer cette présence en faisant appel au concept philosophique de substance repris à Aristote. Selon le dictionnaire (*Le Robert - Dixel* 2010), la substance est ce qui est permanent (opposé à ce qui change). Ce concept se distingue de celui d'accident : ma substance, c'est mon moi qui reste identique tout le long de mon histoire ; mes accidents sont le développement de mon corps, le fait que j'avais des cheveux noirs et que maintenant ils sont blancs, etc. Mon aspect change, mais c'est toujours moi. Appliqué à l'eucharistie : lors de la consécration, il y a changement substantiel : l'hostie n'est plus du pain, mais le corps du Christ : la substance a changé ; mais les accidents n'ont pas changé : ni la forme visible, ni le goût... Dans le cas de l'eucharistie, cependant, la théologie depuis le Moyen Âge utilise le mot 'espèces' plutôt que 'accidents', mais le sens est le même.

La question difficile à partir de cette approche est de savoir ce que signifie fondamentalement le mot 'est'. D'une part, il y a la parole eucharistique : « Ceci *est* mon corps » ; d'autre part l'affirmation théologique : l'hostie *n'est plus* du pain, elle *est* le corps du Christ. Ce 'est' est défini par la substance : mais qu'est cette substance dont on parle ?

1.2 Le concile de Trente

Le concile de Trente est réuni pour contrer le protestantisme. En 1552, il traite de l'eucharistie. Les protestants renoncent pour l'essentiel aux catégories philosophiques médiévales et cherchent à dire la présence du Christ dans la célébration eucharistique, mais ils évitent de parler d'une transformation du pain et du vin en faisant appel au vocabulaire de la substance. Luther est très clair et très ferme, cependant, dans l'affirmation sur le 'est'³. Le concile considère que la position protestante ne fait pas droit à la foi en la présence réelle du Christ dans l'eucharistie. Par là, positivement, il distingue l'eucharistie des autres sacrements : dans le baptême, le Christ agit, il est présent dans la communauté, mais il n'est pas présent dans le signe baptismal (l'eau) ; négativement, le concile ne dit pas que le Christ n'est réellement présent que dans l'eucharistie : il l'est aussi, différemment dans la proclamation de la parole et dans l'Église. Cette différence, le concile l'exprime en faisant appel au concept de transsubstantiation : le concile dit seulement que c'est un terme adéquat. Plusieurs pères conciliaires auraient préféré qu'on n'utilise pas un terme qui n'était pas très ancien dans la tradition de l'Église et qu'on parle seulement de conversion. On ne peut donc dogmatiser le terme. Et cela d'autant plus que les catégories mentales disponibles à cette époque au sein de l'Église étaient

³ Dans son *Petit catéchisme*, Luther dit : « Qu'est-ce que la Sainte Cène? – La Sainte Cène est un sacrement institué par notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel nous mangeons son vrai corps et buvons son vrai sang sous les espèces du pain et du vin. » Luther parle de consubstantiation plutôt que de transsubstantiation.

exclusivement celles de la scolastique aristotélicienne : c'était leur cadre de pensée, mais ce n'est plus le nôtre.

La doctrine de Trente pose en fait trois questions, ou une approche de la question eucharistique à trois niveaux :

- il s'agit de reconnaître le caractère unique de la présence du Christ propre à ce sacrement ;
- l'affirmation qu'il y a une conversion : la réalité du pain est devenue quelque chose d'autre : le corps du Christ.
- pour exprimer ce second niveau, la mise en œuvre des concepts aristotéliens : substance et accidents ou espèces, et transsubstantiation.

Il est clair, dit Schillebeeckx, que le croyant est tenu par le premier niveau : le caractère unique de la présence du Christ dans le sacrement. Il est tenu aussi à donner sens à l'affirmation : « ceci *est* mon corps », mais comment comprendre ce 'est' ? Répondre : « ce n'est que du pain », ne correspond pas à l'affirmation de foi. Mais ce n'est pas pour autant qu'on est tenu à utiliser les concepts de substance et accidents (ou espèces), ni donc à utiliser le mot transsubstantiation, alors que notre philosophie de la nature a changé.

Mais de nouveau : que signifie ce 'est' ? Le mot 'substance' et le verbe 'être' désignent la réalité de la personne ou de la chose, ce qui la constitue fondamentalement : on dit donc que la réalité de l'hostie ou du contenu de la coupe sont changés. Mais en quel sens si ce n'est en tout cas pas de l'ordre matériel ou physique ?

1.3 Actualisation et réinterprétation de la formulation théologique

« L'histoire de la théologie nous enseigne que la répétition purement matérielle d'une formule de foi fixée dans un autre climat s'avère toujours dangereuse. En tout cas, il ne saurait être question alors d'un énoncé de foi *vivant* » (p. 19). Cet avertissement, Schillebeeckx l'a formulé au début de son étude. La question est donc : comment dire aujourd'hui la foi de l'Église en ce qui concerne l'eucharistie ?

« Ce chapitre, écrit Schillebeeckx, entend démontrer que le contenu vital actuel nous oblige à une nouvelle interprétation du système de représentations à l'intérieur duquel le dogme de la transsubstantiation nous est parvenu, et cela précisément pour pouvoir préserver intégralement l'intention fondamentale du dogme et nous permettre cependant d'en vivre » (pp. 81-82).

Avant de suivre la réflexion de Schillebeeckx, il n'est peut-être pas inutile de nous demander si ce que dit le *Compendium du catéchisme de l'Église catholique* à propos de la présence du Christ dans l'eucharistie peut être aidant pour une compréhension contemporaine de ce sacrement⁴.

« Question 282. Comment Jésus est-il présent dans l'eucharistie ?

Jésus Christ est présent dans l'eucharistie d'une façon unique et incomparable. Il est présent en effet de manière vraie, réelle, substantielle : avec son Corps et son Sang, avec son Âme et sa divinité. Dans l'eucharistie, est donc présent de manière

⁴ Remarque ce *Compendium* date de 2005, trente-cinq ans après l'étude de Schillebeeckx...

sacramentelle, c'est-à-dire sous les espèces du pain et du vin, le Christ tout entier Dieu et homme.

Question 283. Que signifie la transsubstantiation ?

La transsubstantiation signifie la conversion de toute la substance du pain en la substance du Corps du Christ et de toute la substance du vin en la substance de son Sang. Cette conversion se réalise au cours de la prière eucharistique, par l'efficacité de la parole du Christ et de l'action de l'Esprit Saint. Toutefois, les apparences sensibles du pain et du vin, c'est-à-dire les "espèces eucharistiques", demeurent inchangées. »

Il paraît évident que ce genre de formulation n'est pas aidant pour le croyant qui cherche à comprendre ce qui se vit et se donne dans l'eucharistie.

Schillebeeckx fait remarquer que la formulation du dogme de l'eucharistie par la transsubstantiation a conduit à des impasses et à l'absurde. Lors de mes études de théologie à Fribourg, le professeur de sacramentaire était le P. Jean-Hervé Nicolas. Il expliquait que la transformation du pain au corps du Christ était l'effet d'un miracle. Puis il se demandait : que se passe-t-il si, pour une raison ou l'autre, les espèces se dégradent, si par exemple l'hostie moisit ? Et bien il faut un nouveau miracle, inverse, pour faire que le corps du Christ devienne du pain moisi. Schillebeeckx dit : « Lorsque les conséquences ont abouti à l'absurde, on rebrousse chemin, et cela jusqu'au point de départ » (p. 84).

Schillebeeckx analyse rapidement les différentes recherches d'une expression contemporaine de la foi en la présence du Christ dans l'eucharistie à partir de la fin des années 40. Il me paraît inutile de résumer cette analyse. Il faut retenir qu'on a alors cherché à comprendre et à exprimer la réalité des sacrements, et en particulier de l'eucharistie, non plus à partir des catégories métaphysique ou ontologique (l'idée de substance), mais à partir du fait que les sacrements sont des signes, et qu'ils ont une dimension fondamentalement symbolique. Saint Thomas disait : « le sacrement se situe dans la catégorie du signe⁵ ». Mais alors comment penser la réalité de l'eucharistie comme signe et la foi en la présence réelle du Christ dans l'eucharistie ?

Je relis ici le texte de Schillebeeckx dans mes propres mots (certaines références à la vie quotidienne ne sont pas données par lui, mais explicitent sa pensée). Le signe et le symbole se situent, anthropologiquement, dans un cadre relationnel. S'interroger sur la nature de l'hostie en soi avant et après la consécration n'a pas de sens dans cette perspective. L'eucharistie n'existe que dans le cadre d'une communauté croyante dans son rapport à Dieu et au Christ. Le sens et la relation déterminent l'être des choses.

Il y a une différence fondamentale entre un tissu coloré quelconque et un drapeau : le drapeau n'est pas un simple tissu coloré, il est un symbole fort qui unit et mobilise au sein d'une population déterminée. Le drapeau belge n'a de sens et il n'y a de sens à le déployer que pour les Belges qui croient que la Belgique dans son unité est importante. Le drapeau américain n'a pas le même sens et n'a pas la même efficacité collective pour une Américain que pour un Belge... Une lettre est un morceau de papier couvert d'encre disposée d'une certaine façon. Une lettre d'adieu d'une personne qui m'est proche et très

⁵ « Sacramentum est in genere signi » (Q60, a. 1, ad 3).

chère est autre chose qu'un morceau de papier. Je la garderai précieusement, et en la relisant, elle établit pour moi une relation présente avec cette personne. Cette lettre est autre chose pour moi que ce qu'elle est pour quelqu'un qui ne connaît pas la langue de cet écrit ou qui n'a eu aucune relation avec le rédacteur de la lettre.

Le bâtiment qu'est une église n'est pas la même chose pour le touriste qui vient la visiter que pour le croyant qui vient y prier : le tabernacle dans l'église n'a pas du tout le même sens pour le croyant ou pour l'athée.

On voit la portée différente du mot 'est' à partir de la situation qui est chaque fois symbolique et relationnelle.

Et l'eucharistie dans ce contexte ? Qu'est-ce que le pain ? Il est un agrégat de substances physiques (la farine, l'eau) ayant subi un processus chimique du fait du mélange et de la cuisson. Mais il n'est pas que cela : il n'est du pain que parce que son élaboration est l'expression d'une intention humaine : en faire une nourriture. De plus, le pain est nourriture, mais le pain partagé pendant un repas n'est pas seulement nourriture, il est ou il peut être aussi expression de relation, d'amitié. L'hostie est du pain, mais dans la célébration eucharistique, ce pain est porteur d'une autre intention et d'une autre signification : ce pain devient pour la communauté signe de l'unité de la communauté dans la foi, signe du corps du Christ donné et nourriture spirituelle. En ce sens, ce n'est plus du pain. Divers théologiens ont utilisé, à l'époque où Schillebeeckx rédige son livre, les termes de transfinalisation ou de transsignification⁶, plutôt que de transsubstantiation pour exprimer cette réalité. Ces expressions sont-elles satisfaisantes pour dire la présence du Christ dans l'eucharistie ?

« Partant de cette considération générale, dit Schillebeeckx, on doit donc dire, sans pour le moment tenir compte du sens spécifiquement chrétien de l'eucharistie, qu'une réponse *affirmative* à la question : "est-ce que, après la consécration, le pain est encore du *pain ordinaire* ?", est absolument dépourvue de sens. [...] La transsubstantiation eucharistique ne peut pas être envisagée isolément en dehors de la sphère de la détermination de sens dans des signes sacramentels » (125-126).

« Le don de soi du Christ n'est pas tourné en définitive vers le pain et le vin, mais vers les fidèles. C'est à eux que la présence réelle est destinée, mais par l'intermédiaire et *dans* le don du pain et du vin ; en d'autres termes : le Seigneur qui se donne est *sacramentellement* présent » (130). Dans l'eucharistie, le Christ lui-même s'offre au croyant, c'est lui qui a l'initiative, indépendamment du fait que le croyant l'accepte et le reconnaisse ou non, mais c'est seulement dans l'accueil et la reconnaissance de foi que s'accomplit réellement la présence du Christ pour le croyant en Eglise. En ce sens, s'il arrivait qu'une hostie soit grignotée par une souris, cela n'aurait aucune signification : ce n'est pas le corps du Christ que la souris aurait grignoté, parce que la souris ne peut entrer dans l'ordre sacramentel.

Dans cette perspective, parler de transsignification ou de transfinalisation est certainement éclairant, mais cela ne suffit pas à dire la présence du Christ dans

⁶ Ces termes ont cependant disparu du langage théologique actuel.

l'eucharistie. En effet, ce n'est pas seulement nous qui donnons une nouvelle signification ou une nouvelle destination au pain et au vin : l'initiative vient du Christ lui-même.

En conclusion, Schillebeeckx fait remarquer qu'il est important de dire pour la foi la présence réelle du Christ qui se donne dans l'eucharistie ; que le concept de transsubstantiation n'est plus satisfaisant aujourd'hui pour dire cette présence ; que cette présence est liée à la dimension relationnelle de l'ordre sacramentel ; et enfin que la théologie n'a pas encore trouvé de concept adéquat pour dire cette réalité qui de toute façon, parce qu'elle a son fondement en Dieu, dépasse toute expression. Le livre a été écrit il y a presque cinquante ans, mais je ne suis pas sûr que la théologie ait beaucoup avancé sur ce point...

2. Réflexion personnelle

2.1 Convictions

Je crois avec l'Église et dans l'Église que le Christ est réellement présent dans l'eucharistie, qu'il l'est en raison de la foi de la communauté qui fait mémoire de Jésus, et plus précisément de son dernier repas avec ses apôtres, et du sens qu'il a donné à la bénédiction traditionnelle du pain et de la coupe.

Je ne suis cependant pas à l'aise par rapport à une manière classique de dire les choses dans les concepts hérités du Moyen Âge. Je ne suis pas à l'aise avec le langage officiel de l'Église à ce sujet. Autrement dit, ce langage ne fait pas sens pour moi et ne m'aide pas à vivre positivement l'eucharistie.

J'observe que l'expression 'présence réelle' semble réservée à l'eucharistie. La constitution de Vatican II sur la liturgie n'utilise pas cette expression. Elle dit que le Christ est présent dans la communauté, dans les sacrements, dans la parole, et qu'il est présent « au plus haut point sous les espèces eucharistiques » (*Sacrosanctum Concilium*, n. 7). Mais le concile ne précise pas en quoi consiste cette présence.

Je crois donc que le Christ est réellement présent dans la célébration eucharistique pour les croyants qui y sont présents, et je crois qu'il s'offre présent par la médiation de ces signes sacramentels que sont le pain et le vin. Trop souvent on oppose spirituel et réel : dire que dans l'eucharistie le Christ est présent sous mode sacramentel, c'est-à-dire symbolique et spirituel, ne serait pas dire qu'il est réellement présent pour la communauté. Comme si dire que Dieu est présent spirituellement ne voulait pas dire qu'il est réellement présent. Je crois que Dieu est présent à toute personne humaine, que celle-ci reconnaisse ou non cette présence de Dieu. Et je crois que le Christ ressuscité est personnellement présent et de façon plus spécifique, selon sa promesse, là où des croyants sont réunis en son nom, et la présence eucharistique est l'une des expressions de cette présence.

En raison de la dimension symbolique de l'acte sacramentel, le pain et le vin consacrés demandent du respect en raison du signe dont ils sont porteurs⁷.

⁷ De ce point de vue, la pratique de certaines communautés protestantes qui, lors de la Cène et lorsqu'il y a trop de pain et de vin restants, jettent le pain au jardin ou versent le vin à l'évier, cela ne me semble pas faire droit aux dimensions proprement symboliques de l'acte sacramentel tel que le conçoit l'Église.

L'adoration eucharistique a sa place dans la piété chrétienne, mais elle n'a de sens qu'en relation avec la célébration eucharistique et avec la communauté qui célèbre. Dans la mesure où l'adoration apporte au croyant un moment de paix, de mise en présence de Dieu, elle est une pratique positive. Il y a pour moi dérive théologique si l'adoration devient plus importante que la communion (ce qui ne dit rien sur l'expérience vécue par le croyant). De toute façon, je pense qu'il est important de faire place dans l'Église aux différentes expressions théologiques et sensibilités spirituelles. Les Églises d'Orient, qu'elles soient orthodoxes ou catholiques, ne connaissent pas l'adoration eucharistique. Il n'y a pas à proprement parler de tabernacle, mais une réserve pour les malades. On peut peut-être établir une certaine analogie entre l'exposition du saint sacrement, dans l'Église catholique latine, et la vénération de l'icône dans l'Église orientale.

Parce que l'eucharistie est signe dans la foi, je pense que l'hostie consacrée n'est pas la présence du Christ pour le non-croyant : l'athée agressif ou le non-chrétien fanatique qui profane des hosties ne font rien au corps du Christ, ils blessent seulement la foi et la sensibilité des croyants. On ne peut même pas parler de sacrilège, sauf s'il s'agit de chrétiens qui, pour une raison ou l'autre, commettrait un tel geste... En ce sens, dans une église, je pense qu'il y a présence eucharistique pour le croyant, c'est-à-dire que le Christ s'y offre présent au croyant ; je ne pense pas qu'il y a présence eucharistique pour l'incroyant.

2.2 Questionnements

La symbolique sacramentaire de l'eucharistie est multidimensionnelle : elle est mémoire de la passion et de la résurrection de Jésus ; elle est un repas à dimension symbolique, c'est-à-dire offre de nourriture essentielle à la vie ; elle actualise le don que Jésus a fait de lui-même dans le corps torturé et le sang versé... Tout cela est signifié dans l'ensemble de l'acte eucharistique, lectures bibliques, prières et anaphore, c'est-à-dire la prière eucharistique elle-même, et communion. Vatican II a fortement mis en valeur cette totalité de la célébration eucharistique.

Par rapport à cette totalité sacramentelle, je pense qu'il y a eu dans l'histoire et qu'il y a aussi dans le présent des dérives, que Vatican II a cherché à rééquilibrer.

Pendant plusieurs siècles la majorité des fidèles ne communiaient pas, en rupture manifeste avec la pratique de la célébration aux origines du christianisme : l'eucharistie était de fait réduite à une pratique de piété privée de sa dimension proprement sacramentelle. Cela ne veut pas dire que la foi de ces fidèles n'était pas profonde.

Il y a aussi le fait qu'une importance plus grande a été plus ou moins souvent donnée à l'adoration par rapport à la participation : je m'interroge sur une certaine revalorisation actuelle de l'adoration eucharistique. Ici encore, je ne nie pas qu'elle puisse être un soutien de la foi et de la prière des fidèles : je m'interroge sur son lien à l'acte sacramentel.

Il y a eu et il y a toujours chez certains concentration sur le moment précis de la consécration et de l'élévation : on s'agenouille précisément et uniquement à ce moment. Dans la plupart des paroisses et des communautés, après Vatican II, ce geste avait très largement disparu : il est revalorisé par certains aujourd'hui. Il est intéressant de remarquer à ce propos que l'anaphore d'Addaï et Mari, qui est une prière eucharistique arménienne du début du 3^e s., évoque la dernière cène, mais ne comporte pas les paroles

du Christ à la Cène⁸ : c'est l'ensemble de la prière eucharistique qui a une signification sacramentelle consécatoire et pas la matérialité stricte des paroles de l'institution⁹. Le propre de cette anaphore est qu'elle est encore en usage et reconnue comme valide par l'Église catholique. Mais plus largement, « il n'existe aucune prière eucharistique antérieure au concile de Nicée (325) dont on puisse prouver qu'elle contenait les paroles de l'institution¹⁰ ».

Il y a aussi le retour pour certains à la communion sur la langue plutôt que dans la main, geste favorisé par Benoît XVI.

N'y a-t-il pas trop souvent, dans ces expressions liturgiques, une conception de fait quasi physique (sensualiste disait Thomas d'Aquin) de la présence du Christ dans l'hostie ? Le souci des miettes, de la goutte de vin consacré tombée à terre n'en sont-ils pas une expression ? Tout cela me fait question et me gêne personnellement. La sacralisation, ou une sursacralisation, ne prennent-elles pas le pas sur la dimension proprement sacramentelle ? Encore une fois, tout cela ne dit rien de la profondeur de la foi des personnes ni de leur sainteté. Je ne m'interroge pas sur la foi qui s'exprime ainsi, mais sur l'expression de cette foi et sa cohérence avec une véritable théologie sacramentelle.

L'eucharistie comme sacrement est un rite, et nous avons besoin de rites, mais je pense qu'il y a surritualisation, et que dans la pratique officielle de l'Église et dans le discours récent du magistère la normativité rituelle prend le pas sur la dimension symbolique vivante pour la communauté. En parallèle, il y a aussi, pour moi, sursacralisation du rôle du prêtre.

Cette manière de dire les choses peut choquer certains : j'essaie de dire en vérité ce que je crois, ce que je ressens, ce que je vis.

2.3 Un récit contemporain qui donne à penser

J'aimerais, pour terminer et pour conclure proposer quelques réflexions à partir d'un témoignage de vie.

En 1980, une répression violente sévit contre les populations indigènes du Nord du Guatemala. L'Église soutient la résistance des communautés paysannes. La lecture et la

⁸ Cette prière eucharistique est toujours utilisée par l'Église assyrienne d'Orient, Église qui n'est pas en communion avec Rome : elle s'est séparée lors du Concile d'Éphèse en 431. Elle fait partie des Églises préchalcédoniennes (451), elle est parfois appelée Église nestorienne. Elle n'est donc pas une Église orthodoxe. Rome reconnaît que la foi christologique et trinitaire est commune, reconnaît la validité des sacrements de cette Église et a reconnu la validité de cette prière eucharistique par un décret du 25 octobre 2001. On en trouve une traduction : <http://www.liturgia.it/addaicongress/en/altre/1-1francese.pdf>. Voir la Déclaration christologique commune signée par le pape Jean-Paul II et le catholicos Mar Dinkha IV le 11 novembre 1994, par laquelle il est reconnu que la foi trinitaire et christologique est commune : http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/chrstuni/documents/rc_pc_chrstuni_doc_1111199_4_assyrian-church_fr.html.

⁹ Je me souviens d'un prêtre qui disait deux fois les paroles de la consécration, une fois à haute voix (en latin évidemment) et une seconde fois à voix basse pour être tout à fait sûr de ne pas avoir oublié ou écorché un mot : c'est à la limite de la magie.

¹⁰ R. Taft, cité par Guy VANHOOMISSEN, « Une messe sans paroles de consécration ? », *Nouvelle revue théologique*, 2005/1, pp.23-46.

possession de la Bible sont interdites. Dans le diocèse de Quiché, quatre prêtres sont assassinés ; l'évêque Mgr Gerardi échappe à une tentative d'assassinat. De nombreux catéchistes et animateurs de communauté sont aussi assassinés. À la demande des responsables des communautés, et afin d'éviter que tous les prêtres ne soient assassinés, l'évêque et l'ensemble des prêtres quittent provisoirement le diocèse et confient les communautés aux catéchistes.

Deux catéchistes racontent :

« Les églises et les presbytères ont été fermés. Nous, alors, on a vu qu'il fallait faire ce que faisaient les prêtres ; et les gens ont continué à se réunir et à travailler dans les communautés. Après la persécution a été contre les catéchistes. Le gouvernement les a menacés en disant que tous les catéchistes qui auraient une Bible à la maison seraient punis et torturés. [...] Mais c'est pas facile à faire perdre la foi aux gens. Ils continuent à se réunir, même si on les torture. C'est pas facile non plus à leur faire dire : "Bon, j'suis plus catholique". Les gens ont la foi. [...] Pour eux [les catéchistes], peu importe qu'on leur prenne la vie, si c'est en témoignage de la foi chrétienne. Peu importe s'ils meurent sous la torture ; ils continuent à faire des réunions dans la communauté et à l'organiser ; ils travaillent comme si c'étaient des prêtres ou des religieuses. C'est eux qui baptisent les enfants et donnent la communion. [...] On s'est organisé. Quand il n'y a plus d'hosties pour la communion, l'hostie pour eux, c'est aussi le morceau de tortilla qui est ce que mange le peuple. C'est comme ça que les gens célèbrent l'Eucharistie. Ils continuent à se réunir, plus à la maison mais dans la montagne, en se cachant. C'est comme ça qu'ils continuent à pratiquer leur foi chrétienne. [...] Le gouvernement s'est rendu compte que le travail des prêtres a servi à mettre les gens debout. Ils parlaient toujours de justice. Ils dénonçaient les injustices. Et ils disaient que nous aussi on a notre dignité. Le gouvernement voudrait détruire complètement ce qu'ils ont semé¹¹. »

Dans un autre témoignage, dont je n'ai pas retrouvé le texte, il est dit aussi que lors de ces réunions clandestines, avant le partage de la tortilla, il y avait un moment où les gens étaient invités à demander pardon pour leurs fautes, et un moment où un(e) catéchiste redisait ou racontait un passage biblique, afin de ne pas oublier la parole de Dieu alors que l'usage de la Bible était devenu impossible.

Que retenir d'un tel témoignage ? Une remarque générale. On ne peut construire une théologie de l'eucharistie ou du ministère presbytéral à partir d'un cas particulier et tout à fait exceptionnel. Mais, inversement, une théologie qui n'est pas capable de donner sens à un événement de ce type et à l'expérience de foi qui s'y dit est à mon avis trop étroite. Si nous prenons ce récit au sérieux, il relativise des conceptions qu'on a tendance à absolutiser dans leur vérité et dans la pratique qu'elles semblent imposer, mais il nous oriente vers l'essentiel.

Il s'agit d'une communauté qui est liée et unie par la foi, qui se trouve en danger de mort et qui connaît de nombreux martyrs. L'évêque donne mission aux catéchistes et délégués de la parole de prendre en charge la vie de foi des communautés tant que la situation n'est

¹¹ *DIAL – Diffusion de l'information sur l'Amérique latine*, n. 707, 7 mai 1981.

pas pacifiée : ils sont donc investis d'une mission d'Église. Pour soutenir leur foi, ces personnes ressentent le besoin de maintenir vivante la mémoire du Jésus et de partager le pain en son nom en l'absence de prêtres, et cette mémoire, elles la célèbrent en utilisant la tortilla. Ces communautés vivent ce moment comme étant réellement une eucharistie. N'y a-t-il pas là un véritable signe sacramentel, c'est-à-dire ce qu'est au plus profond l'eucharistie, participation à la mort et à la résurrection de Jésus et acte qui nourrit au plus profond la vie ? Ne devons-nous pas reconnaître qu'il y a là un véritable sacrement de l'eucharistie ? Ne faut-il pas reconnaître que dans cette célébration il y a présence réelle et sacramentelle du Christ pour cette communauté ? Cette célébration n'est-elle pas, de quelque manière, davantage eucharistique au sens propre et sacramentel du terme, que nombre de nos eucharisties, tout à fait conformes rituellement, mais sans réelle portée pour la foi et la vie ?

Autrement dit : qu'est-ce qui est premier, l'événement de foi capable de faire vivre la communauté ou l'observance stricte d'un rite avec tout ce qu'il comporte d'expression sacrée ? Ne faut-il pas donner priorité à ce qui fait réellement sens pour la communauté de foi quant aux gestes et quant aux paroles, quand on célèbre en communion avec l'Église ?

Je pense, comme croyant et comme théologien, que nous sommes appelés à nous centrer sur l'essentiel de ce qui s'offre dans l'eucharistie, avec une certaine liberté et souplesse quant aux formes, et tolérance réciproque quant aux expressions différentes.